

Groulx, Lionel Adolphe
L'education de la volonte
en vue du devoir social

L'ÉDUCATION de la VOLONTÉ

EN VUE DU

DEVOIR SOCIAL

PAR

L'Abbé L. A. GROULX

Professeur au collège de Valleyfield

Conférence donnée à l'Académie Emard, collège de Valleyfield, le 22 février 1906



MONTRÉAL

1906



MONSIEUR L'ABBÉ L. A. GROULX,

Collège de Valleyfield

Cher Monsieur l'Abbé (1)

Je vous ai fait part déjà de l'intérêt que j'ai pris à la lecture de votre conférence sur l'Energie nationale" et sur le moyen de l'acquérir: "L'éducation de la volonté." Ai-je besoin de vous dire aujourd'hui combien je suis heureux d'apprendre que vous publiez en brochure ce travail intrinsèquement intéressant et plein d'un souffle si vivifiant?

Que de fois l'on a reproché aux directeurs de nos établissements d'enseignement secondaire de confiner leurs élèves en des horizons étroits, de courber leur esprit sous l'obéissance quasi-servile et irraisonnée du *règlement*. Votre brochure prouvera du moins que ces théories n'ont pas cours dans toutes les institutions; elle forcera peut-être les lecteurs à regarder autour d'eux et à découvrir toute une troupe d'éducateurs — dont vous êtes, cher monsieur —; éducateurs qui ne craignent point de porter les regards de leurs élèves par delà les murs du collège; éducateurs qui peinent à susciter en l'âme des jeunes des initiatives fécondes, pour faire d'eux, ainsi que vous le dites si bien, "de la substance d'homme."

Mais votre conférence n'est point une réfutation. Ces pages sont dédiées aux élèves qui peuplent nos collèges et, plus spécialement, à ceux d'entre les étudiants qui sont membres de l'*Association catholique de la jeunesse canadienne-française*. Votre but est d'apprendre à ces jeunes la vraie manière de faire contribuer le *règlement* à leur formation morale, le secret de s'en servir pour se façonner un caractère. Au motif de venir en aide à cette génération grandissante, vous avez joint — je le sais — l'unique désir de préparer à l'*Association* de viriles recrues. Et puisque j'ai la tâche de présider aux destinées de cette oeuvre, laissez-moi vous remercier d'avoir consenti à mettre sur les ailes de la publicité de si fortes paroles.

D'aucuns vous jugeront révolutionnaire !

"C'est le *règlement*, avez-vous osé dire à vos auditeurs, c'est le *règlement* qui contribue pour la plus grande part à faire de vous des êtres sans consistance et sans fermeté, des automates sans personnalité."

Si quelques vieilles gens s'émeuvent à la lecture de cette phrase, combien vous remercieront de l'avoir prononcée!

(1) Lettre de M. Antonio Perrault, Président de l'Association catholique de la jeunesse Canadienne française.

Le temps des études classiques passé, le stage universitaire fini, vous admettrez sans doute qu'une petite expérience est acquise. Le jeune avocat ou le nouveau médecin, pour peu qu'il s'analyse, sait les lacunes de son éducation, comprend pourquoi, en telle et telle circonstances, il n'a pas eu la force de se tenir debout, comment aussi il a triomphé de certaines sollicitations dangereuses. Il a coudoyé nombre d'amis ou meilleurs ou pires que lui, et tout cela ne lui permet-il pas de porter un jugement juste?

Eh bien! tous ceux auxquels leur courte vie a déjà donné cette expérience penseront comme nous, cher monsieur l'abbé.

Rarement, les règlements sont mauvais; c'est la manière de les appliquer et de se les appliquer qui est défectueuse.

Le malheur, c'est que la plupart des jeunes franchissent le seuil du collège et s'en vont vers la vie, sans s'être emparé d'eux-mêmes ni avoir fait le moindre apprentissage de la liberté. Le collégien n'a pas pu ou pas voulu trouver l'occasion de se dire: "j'agis parce que je crois honnête et raisonnable d'agir ainsi, sans me préoccuper de savoir s'il y a ou non deux yeux qui, derrière moi, me surveillent."

Avez-vous parfois songé au jeune homme qui, rendu aux environs de la vingtième année, passe brusquement de la vie fermée du petit séminaire ou de la maison paternelle à l'existence facilement séduisante et trop large de la ville et du monde? Plus de parents; pas de cloches, ni de surveillants. Pour tout soutien, il a sa volonté. Reste-t-il fidèle aux enseignements reçus? Souffrira-t-il pour atteindre les sommets, ainsi qu'il l'a maintes fois promis?...

Et à ces questions, il devra répondre chaque matin de sa vie, à chaque heure de ses jours...

Ah! ce qu'il en faut du courage et de l'énergie pour ne point déchoir, et comme vous avez été bien inspiré de vouloir apprendre à tous les jeunes hommes qui étudient en cette province l'un des bons moyens d'acquérir une denrée rare et précieuse entre toutes, la volonté.

Au jugement d'Ernest Hello, certaines paroles sont des *actes*. Les vôtres, qui ont très grand air, susciteront la vie et pour cela, respectueusement et de tout coeur, je vous adresse, avec mes félicitations, mes remerciements.

ANTONIO PERRAULT.

Ce 12 juin 1906.

Le temps des études classiques passés, le stage universitaire fini, vous admettrez, sans doute qu'une petite expérience est acquise. Le jeune avocat ou le jeune médecin, peut, pour qu'il s'analyse, voir les lacunes de son éducation, comprend pourquoi en telle et telle circonstance, il n'a pas eu la force de se tenir debout, comment aussi il a triomphé de certaines situations dangereuses. Il a coudoyé nombre d'êtres ou meilleurs ou pires que lui, et tout cela ne lui permet-il pas de porter un jugement juste?

Eh bien! tous ceux auxquels leur courte vie a déjà donné cette expérience pensent comme nous chez monsieur l'abbé.

Rarement, les règlements sont mauvais; c'est la manière de les appliquer et de ceux qui les appliquent qui est défectueuse.

Le malheur, c'est que la plupart des jeunes franchissent le seuil du collège et s'en vont vers la vie, sans s'être trempés d'expériences et avoir fait le moindre apprentissage de la liberté. Le collégien n'a pas pu se rendre compte, l'occasion de se diriger [illegible] parce que le [illegible] et [illegible] d'âge mûr, sans ne [illegible] de savoir s'il y a ou non deux yeux qui, derrière tout, me surveillent?

Avez-vous parfois songé au jeune homme qui, au sortir de [illegible] de la vingtième année, passe brusquement de la vie fermée du petit séminaire ou de la maison paternelle à l'existence brillamment séduisante et trop large de la ville et du monde? Plus de parents; pas de chefs, ni de surveillants. Pour tout soutien, il a sa volonté. Reste-t-il fidèle aux enseignements reçus? Souffrira-t-il [illegible] les [illegible], ainsi qu'il l'a maintes fois promis?...

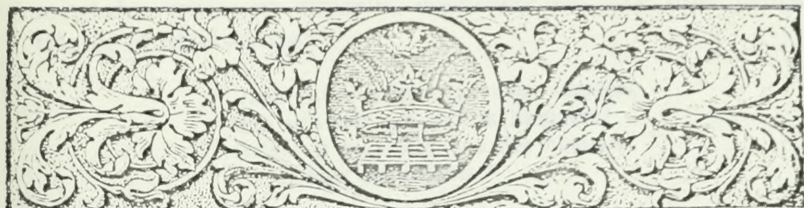
Et à ces questions, il doit répondre chaque moment de sa vie, à chaque heure de ses jours...

Ah! ce qu'il en faut du courage et de l'énergie pour se tenir debout, et comme vous auriez été bien inspirés de vouloir apprendre à tous les jeunes [illegible] qui [illegible] en notre [illegible] l'un des [illegible] une [illegible] sûre et qui [illegible] entre toutes, la volonté.

Aujourd'hui d'[illegible] nos parents sont les vôtres. Les vôtres, qui ont très grand soin, [illegible] la vie et pour cela, respectueusement et de tout cœur, je vous adresse, avec mes félicitations, mes remerciements.

[illegible]

Le 12 juin [illegible]



L'Education de la Volonté en Vue du Devoir Social. (1)

Monsieur le Président, (2)

Messieurs,

S'il était besoin de présenter une justification de mon sujet de conférence, je voudrais n'avoir que le temps de rapprocher deux strophes de deux poètes illustres. Il y a trente ans, Victor de Laprade, l'esprit hanté de la grandeur des périls d'alors, adressait ce vibrant appel à la jeunesse de France:

" Dans l'affreux orage où nous sommes,
" Il faut de plus mâles sauveurs;
" Nous avons eu trop de rêveurs:
" Soyez des hommes! "

Il y a deux ans à peine, un autre vaillant qui connaît bien, lui aussi, la gravité des luttes actuelles, parce qu'il les a vécues et combattues, reprenant la strophe de Laprade, dans un com-

---

(1) Conférence donnée à l'Académie Emard, Collège de Valleyfield, le 22 février 106.

(2) M. E. G. Bartlett, président de l'Académie Emard.

mentaire vraiment superbe, concluait sur une note plutôt attristée et attristante:

> " Dans l'affreux péril où nous sommes,
> " Que peuvent nos efforts humains?
> " Hélas! il faut plus que des hommes:
> " Il faut des saints! "

Des hommes et des saints! Les uns et les autres, ou plutôt, les uns ou les autres, puisque, dans le langage catholique, ces deux expressions sont presque convertibles, voilà, à tout prix, ce qu'il faut aux sociétés actuelles: aux vieilles, pour les sauver; aux jeunes, pour les défendre. Et donc, voulant vous convaincre qu'il faut des hommes, et vous apprendre comment se font les hommes, je m'en vais vous parler de l'*éducation de la volonté en vue du devoir social.*

I

"La formation sociale a pour but de rendre le jeune homme apte à la vie sociale et au devoir social." D'où le corollaire s'impose: chaque individu doit être une personnalité robuste et active, un homme de combativité et de dévoûment. Qu'on me permette de reprendre à mon tour l'assimilation de certaines lois de l'ordre biologique aux lois de l'ordre social, et je dirai: si l'organisme vivant qu'est la société doit être essentiellement doué d'énergie morale; si, d'autre part, l'énergie du tout n'est que la résultante de l'énergie des parties, ne faut-il regarder comme pouvant être utiles au composé, bien plus, comme étant aptes à en devenir parties intégrantes, que les seuls individus qui possèdent les qualités essentiellement requises à la nature du tout; et, qu'en conséquence, sont nuls, et même dangereux pour la société, les individus dénués de l'énergie de la volonté? Ajoutons que dans la société, des forces dissolvantes se rencontrent. Il faut pour n'y pas succomber, pour résister, pour triompher, de l'endurance, de la combativité, c'est-à-dire encore de l'énergie morale. Qui ne sait pas se défendre, qui se laisse annihiler, compromet l'économie générale du tout, ébranle la solida-

rité des parties, et donc n'était pas apte à la vie sociale et au devoir social.

Mais ce sont là des devoirs que j'appellerais plutôt négatifs; il y a aussi des devoirs positifs. Nous n'avons pas qu'à recevoir de la société; nous avons à lui donner en retour de ses services. "La société humaine, disait le profond penseur qu'était Lamennais, est fondée sur le don mutuel, ou sur le sacrifice de l'homme à l'homme, ou de chaque homme à tous les hommes, et le dévoûment est l'essence de toute vraie société." Or, le don de quelque chose de soi, ou le don entier de soi-même, par cela seul qu'il est un don, et le plus grand de tous les dons, est aussi un sacrifice, et le plus grand de tous les sacrifices, et donc, requiert de l'énergie morale. Et quand ce don doit être continuel, persévérant, parce qu'il s'élève à la hauteur d'un devoir et d'une vertu, il faut, pour se donner toujours, et pour ne jamais se ressaisir, une énergie morale persévérante.

Voilà le devoir commun. Je n'oublie pas, messieurs, que je m'adresse à de futurs hommes de la classe dirigeante, et je vous rappelle que vos obligations sont autrement plus étroites devant la vie sociale et le devoir social. Le jeune homme des classes *dirigeantes* ne doit pas être seulement une intelligence, une lumière conductrice. Il doit être encore une force morale, une volonté dirigeante. De même que la masse des hommes ne sait pas penser par elle-même, ainsi elle ne sait pas vouloir par elle-même; et il faut que d'autres veuillent pour elle, comme ils pensent pour elle. La volonté fortifiée, disciplinée, supérieurement apte à conduire et à mouvoir les autres, ou à se mouvoir pour les autres, est donc un élément essentiel de l'homme social dirigeant.

Dans tout composé vivant, il y a des centres vitaux dont l'action est supérieure à la réaction qu'ils subissent; en d'autres termes, il y a dans l'organisme humain, par exemple, des parties maîtresses qui donnent plus qu'elles ne reçoivent, et qui, en raison de cette mission plus élevée, parce que le bon ordre et l'économie de tout reposent spécialement sur elles, doivent être plus abondamment pourvues d'énergies et plus sûrement organisées. Ainsi l'homme peut perdre toute l'énergie vitale de ses membres inférieurs qui peuvent aller jusqu'à la paralysie com-

plète; il n'en continue pas moins d'avoir une vie, si le cerveau reste en bon état, si l'intelligence reste lucide; et l'histoire a gardé le souvenir de glorieux paralytiques qui étaient demeurés des puissances intellectuelles. Mais si l'énergie baisse au coeur ou au cerveau, si la paralysie se déclare à l'un ou à l'autre de ces points suprêmes de l'organisme, c'en est fait : l'homme n'est plus qu'une ruine intellectuelle et physique; c'est un cadavre qu'il faut mettre en cercueil et que la tombe attend.

Eh bien! jeunes gens d'éducation supérieure — c'est plus qu'un lieu commun de vous le répéter — vous êtes dans le grand tout vivant de l'organisme social, ces centres vitaux, ces parties maîtresses qui ont pour mission sublime de donner plutôt que de recevoir, et de l'énergie desquelles dépend l'énergie du tout. Vous êtes le cerveau et le coeur de la société; vous représentez le plus pur et le plus robuste de l'énergie intellectuelle et morale de votre race, le plus pur et le plus robuste alors de l'énergie nationale. Je dis plus, et je vais jusqu'au bout de mon raisonnement comparatif : l'énergie morale du reste de la nation dépendra, pour beaucoup, pour ne pas dire uniquement, de votre énergie morale à vous. Quand le coeur est sain, qu'il refoule dans les artères gonflées, un sang riche et pur, les bras de l'homme sont inlassables à la besogne, et il a le pied infatigable et leste pour aller joyeusement son rude chemin. Quand, dans une société, les hommes dirigeants, c'est-à-dire, pour une part, le coeur, ont de la saine vigueur morale, quand leur énergie se transmet aux classes inférieures en des artères invisibles, et par un phénomène d'endosmose sociale qu'il faut bien admettre puisqu'il se constate, vous avez alors une race qui a de robustes bras de travailleurs, et qui a la jambe solide et endurante pour aller jusqu'au bout de son chemin, pour marcher allègrement vers l'avenir, au pas des nationalités rivales. Mais quand un peuple baisse dans la valeur de ses classes dirigeantes, quand les classes d'en haut n'envoient plus aux classes d'en bas, ni idées lucides et fermes, ni impulsions vigoureuses; quand les classes d'en bas ne reçoivent plus des classes d'en haut qu'une action énervante et anémiante; ou quand, ce qui va de pair, les classes d'en haut ne se servent de leur rang, de leur prépondérance, de leur fortune et de leur prestige, que

pour abuser de leur mission, que pour mettre en circulation des idées subversives, que pour trahir ce qu'elles avaient le devoir de défendre et qui ne sera pas défendu sans elles, ou que pour jeter dans les énergies encore saines du travailleur, le virus des vices élégants, ou le ferment des libertés affolantes, quand le corps social se gangrène ainsi de la tête aux pieds, que tout ce peuple devient rapidement anémique, ce peuple, croyez-m'en, n'est pas fait pour dépasser la moitié de sa carrière, et les nationalités rivales que j'entends venir derrière au pas de course, passeront dessus, tout-à-l'heure, en piétinant son cadavre.

Que sera-ce maintenant, messieurs, si j'en viens, pour vous, au devoir de la défense? Ce devoir de la défense est pour vous plus impérieux. Vous devez être en état de vous défendre, plus que tout autre, contre les mauvaises influences de la société, parce que vous représentez des unités et des forces dont la corruption partielle ou totale a des contrecoups incalculables. Songez-y bien: c'est au coeur et au cerveau de la nation que retentira l'écho lamentable de votre chute.

Ce devoir de la défense est aussi, pour vous, plus difficile. Parce que vous serez de la classe dirigeante, vous allez tomber dans une division sociale qui est loin de valoir la division du peuple. Les appas, les dangers, là, sont autrement formidables que dans les classes populaires, où, pour la plupart, vous avez jusqu'ici vécu. Vous m'attendez, sans doute, à la peinture de ce milieu où votre éducation, votre devoir professionnel ou politique vont nécessairement vous jeter. Le sujet est alléchant, mais je ne veux pas me laisser entraîner. Je dirai seulement, messieurs, que pour ceux qui ont les yeux ouverts et qui ne se refusent pas à voir le chiffre incalculable des séductions qui guettent le jeune homme à son entrée dans la vie publique: séduction de volupté, séduction de péculat, marchés de principes et marchés des consciences; que pour ceux qui sont alarmés de l'immoralité manifeste et de plus en plus effrayante de nos moeurs politiques, depuis les moeurs électorales ou parlementaires jusqu'aux moeurs municipales; que pour ceux qui constatent avec effroi la complicité de l'opinion publique se faisant de plus en plus indulgente pour les cyniques triomphes de l'agiotage et du succès quand même; que pour ceux, enfin, qui

comptent ceux qui sont tombés et ceux qui sont restés debouts, la persuasion inéluctable qui leur vient à tous ceux-là, est qu'il faut dire malheur! dix fois malheur! à ceux qui entrent dans la vie avec le moindre germe de faiblesse, avec quelque côté de leur caractère accessible à la tentation ou à la peur, et que le jeune homme d'aujourd'hui qui voudrait faire sa conscience imprenable, n'aurait pas assez autour de la poitrine, du "*robur et aes triplex*," dont parle le poète romain, mais qu'il faut qu'il se hâte, cette conscience, de la fortifier et de l'escarper comme une citadelle à la Gibraltar.

Si laissant là le devoir de la défense, nous en venons au devoir social positif, l'énergie morale vous est-elle moins nécessaire? Le devoir social, messieurs, existe pour tous. Mais pour vous, il existe encore plus impérieux et plus considérable, parce que vous avez reçu plus que les autres, et que, ce que l'on reçoit en plus, comme dit Brunetière, n'augmente pas nos droits, mais nos obligations. Il existe, ce devoir, surtout à notre époque et dans nos états de sociétés démocratiques, avec le caractère d'une nécessité telle que, de l'aveu commun, on ne saurait plus s'y dérober sans la plus révoltante des lâchetés, et peut-être, faudrait-il dire sans crime. Or, ce devoir, non seulement il a des difficultés, mais encore — oserai-je le dire? — aurez-vous à combattre pour garder votre foi en son existence et en sa nécessité. Vous irez dans un monde où l'on n'y croit pas. Voulez-vous entendre là-dessus, le sentiment de monsieur Henri Bourassa: "Comment se fait-il — se demande cet homme politique qui sait ce dont il parle — comment se fait-il que, dans notre pays, — nous parlerons surtout de la province de Québec si vous voulez, bien que le même phénomène se manifeste un peu dans tous les groupes catholiques du Canada — comment se fait-il qu'il semble souvent, que le degré d'instruction et de fortune soit en proportion inverse du sentiment des responsabilités sociales? ou si vous voulez que je m'exprime d'une façon plus simple encore, comment se fait-il qu'à mesure que la plupart de nos compatriotes acquièrent plus de connaissances, plus d'argent, plus d'influence, ils semblent se désintéresser davantage de ce qu'ils doivent à la société, au point de vue religieux et au point de vue patriotique?" (*"Le devoir social de la jeunesse catholique,"*

discours prononcé par M. Henri Bourassa, le 8 juin 1905, devant le "Cercle Duhamel," de l'association catholique de la jeunesse canadienne-française).

En face de ce scepticisme, jeunes gens, vous voudrez sans doute garder toute votre foi à l'existence du devoir social. A la bonne heure! Mais quand on veut se mettre en travers d'un torrent de préjugés, n'oubliez pas, je vous prie, qu'il faut se sentir un peu d'acier moral dans la volonté, avoir quelque chose de l'impassible roc qui se rit de toutes les fureurs et de toutes les avalanches.

Faut-il moins d'énergie morale devant les difficultés du devoir lui-même? Au fond, quelles sont les exigences de ce devoir? Il faut donner de son temps, de son argent, de son bien; et il faut en donner jusqu'à la fin. Mais ce n'est pas tout. Il faut aussi, ce qui est presque de l'héroïsme, messieurs, se donner soi-même. Vous trouverez nombre de prétendus hommes de charité qui prodigueront leur temps, qui verseront peut-être des millions dans la caisse des oeuvres sociales, mais n'allez pas leur demander, par exemple, de donner de leur âme, de leur coeur, une parcelle d'eux-mêmes aux souffrances d'autrui, ou vous trouverez ces âmes hermétiquement fermées, aussi solidement nouées que les cordons d'une bourse d'avare. C'est qu'en effet, rien n'est moins rare que de donner à la charité tous ses biens, et que rien n'est plus prodigieusement rare que de donner une parcelle de soi-même. Et ce n'est pas une fois, un jour seulement qu'il faut se donner, c'est toujours, c'est jusqu'à la fin. Et se donner ainsi, souvent avec la conscience d'être méconnu, de faire mille ingrats pour un reconnaissant, se donner sans profit apparent, jeter le grain dans les sillons laborieusement ouverts sans le voir lever, puisque *"autre est celui qui sème et autre est celui qui moissonne,"* croit-on que cet héroïsme soit possible aux âmes qui n'ont pas l'exercice de la continuité, de la persévérance, à celles qui ne se sont pas donné préalablement la preuve des inlassables énergies?

Le devoir social devient d'une difficulté tout-à-fait sérieuse, quand il se confond avec le devoir politique. Il y aura peut-être des circonstances dans votre vie où vous serez dans l'obligation de sacrifier totalement la grande fortune qu'aurait pu

vous faire la carrière professionnelle, pour donner à votre pays qui en aura besoin, toute votre vie et tous vos labeurs; des circonstances où vous devrez renoncer aux positions lucratives, où vous devrez jouer le rôle apparemment stérile d'homme d'opposition, parce que le portefeuille de ministre, le fauteuil de sénateur, et quoi encore?. . . seront à un prix, non pas trop haut, mais trop bas pour les convictions chrétiennes et la conscience d'un patriote intègre. Si vous êtes journalistes, vous devrez renoncer peut-être à la grande presse, la seule qui paie, et où vos talents vous vaudraient de grosses rémunérations, parce que ce genre de journalisme est incompatible souvent, je ne dis pas avec l'honneur d'un chrétien, mais même avec la simple dignité d'homme. Vous devrez agir alors comme notre catholique Tardivel, dédaignant, avec une fierté et un désintéressement que l'on ne connaît plus assez, les amorces de la grande presse aussi bien que les offres des politiciens, et s'attachant avec opiniâtreté, avec amour, à son ingrat journal hebdomadaire, parce que l'abandon de *La Vérité*, c'eut été briser dans ses mains sa vaillante plume de journaliste catholique, et forligner au devoir social.

Messieurs, vous le voyez, je ne fais qu'effleurer ces questions: elles m'entraîneraient trop loin et elles feraient éclater le cadre d'une conférence. Je crois vous en avoir dit assez, néanmoins, pour vous faire présumer la dose d'énergie morale qu'il faut posséder, quand on a, comme à votre âge, la fière ambition de ne pas trahir son devoir dans la société. Vous devez comprendre de même, avec quelle urgence, le devoir de la culture de votre volonté s'impose à vous. Quand les germes de la phtisie morale flottent partout dans l'air, il n'y a qu'un moyen de prouver qu'on ne veut pas succomber, c'est de supprimer dans sa constitution morale tout terrain propre au travail de ces dangereux microbes. Le procédé de l'immunisation préventive est le seul ici qui soit véritablement sauveur. Aussi, quand devant vos camarades, messieurs, vous protestez de votre résolution de vous donner à l'action catholique, d'accepter le devoir social avec toute son ampleur et tous ses sacrifices, ne vous croyez pas toujours sur parole, parce que l'âge n'est peut-être pas encore passé pour vous où l'on prend des mots pour des convictions;

mais si vous voulez vous faire la preuve infaillible de votre sincérité, voyez, sans doute, quelle est la mesure de votre foi, la solidité de votre entraînement actuel relativement à ce devoir, c'est ce qu'importe le plus; mais aussi voyez quelle est votre force de persévérance et d'endurance, de quel métal est faite votre volonté, si c'est de l'indomptable acier, ou de mauvais fer rouillé, ni battu, ni trempé.

II

Mais il est temps de parler de choses plus pratiques, et, puisqu'il faut être homme à tout prix, voyons comment se font les hommes. Ici, messieurs, je ne puis m'empêcher de vous signaler une méprise souverainement malheureuse, dans laquelle, hélas! donnent un trop grand nombre de jeunes gens. A quoi, pensez-vous, faut-il presque généralement attribuer la faillite de tant d'éducations? A bien des causes sans doute, mais il en est une qui me paraît primer toutes les autres: non seulement on ne fait pas à la préparation morale la part qui lui convient, mais on l'oublie totalement. On juge du progrès de son éducation uniquement aux manifestations de sa vie intellectuelle. Et l'on ramène toute son éducation, ou peu s'en faut, au développement de son intelligence. Vous êtes ici, devant moi, l'élite d'une communauté. Nommez-moi, parmi vous, les jeunes hommes qui, connaissant les droits de la volonté, admettant son rôle peut-être prépondérant dans le gouvernement de la vie privée, comme sa nécessité absolue dans la vie sociale, voient se dresser devant eux le problème de son éducation, avec la force et le caractère d'une nécessité impitoyable, se sont fait de cette conviction un principe directeur, et se préoccupent sérieusement de donner à cette volonté, l'attention et le soin que réclame la grandeur de son rôle. Aussi les enfants prodiges ne sont-ils pas rares parmi notre jeunesse, parce que la Providence ne nous a pas ménagé les talents; mais quand on cherche en derrière ces petits météores intellectuels, dans ces esprits brillants, dans ces forts en thème, en version, en mathématiques, — voire même en musique (!) — la force de vouloir et de résistance, l'énergie morale, la tige d'acier, on ne trouve que le ro-

seau flexible et mou. Et quand ces méprises d'éducation sont, hélas! trop générales, faut-il aller chercher si loin l'explication du grand nombre d'hommes, chez nous, doués des plus merveilleux dons de l'esprit, capables de tous les plus beaux gestes de l'éloquence théâtrale, mais qui ont dans la logique de leur caractère de capituler au premier coup de canon de l'ennemi.

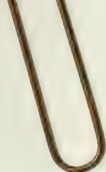
Comment se fait donc l'éducation d'une volonté? Il faut à la volonté pour agir virilement, des lumières et une force. La lumière, c'est la conviction, la possession des principes, la connaissance du devoir. Je laisse de côté cet aspect de la question qui vous sera présenté dans une conférence spéciale sur la *préparation intellectuelle.* Je passe outre également à la principale des forces, celle que la Religion met à notre portée, et qui nous donne le droit de dire avec l'Apôtre: *"Quum infirmor, tunc potens sum."* C'était le sujet de la conférence précédente. Je me place au point de vue exclusivement humain, et je me demande: quelles sont les ressources d'ordre naturel dont dispose un jeune homme pour l'éducation de sa volonté? En d'autres termes, où réside la force de la volonté en dehors de la force des convictions et des forces surnaturelles? A quoi, je réponds: dans la force des habitudes. Quels sont maintenant les moyens d'acquérir de fortes habitudes? C'est ce que nous allons voir.

Disons d'abord que nous naissons sans habitudes, tout au plus avec une tendance à telle ou telle autre, tendance jetée en nous par les répercussions mystérieuses de l'hérédité. Ce que l'on appelle, maintenant, la période de l'habitude dans le développement de l'activité morale, c'est celle où les mouvements sont devenus "rapides jusqu'à l'instantanéité, faciles jusqu'à la presqu'inconscience." Mais cet état est lui-même, cela s'entend, le résultat de tout un entraînement vigoureux et persévérant. La facilité de nos actes vient de la brièveté, et partant de la facilité du chemin à parcourir entre la résolution et son exécution. La difficulté, on le voit déjà, a lieu quand la route entre la résolution et l'exécution se hérisse d'obstacles qui sont toujours, puisqu'il s'agit ici d'obstacles intérieurs, ou la présence de nos passions agissant en sens inverse de nos résolutions, ou l'absence des passions ne secondant pas la volonté. Vous entrevoyez maintenant, n'est-il pas vrai, quel problème la volonté doit résoudre

pour abréger, pour supprimer même la distance et les obstacles entre ses résolutions et leur exécution. Elle doit à coups d'efforts incessants, par un essai quotidien de ses forces, entreprendre la conquête des passions, ramasser les énergies éparses de l'âme et du corps, les secouer au besoin, les discipliner, les dompter, les canaliser, et établir une convergence, une direction unique de toutes les forces, de toutes les activités de l'être humain. Grand et suprême travail, messieurs! Est-il difficile? Oui. Est-il impossible? Non. Que la volonté agisse, qu'elle prenne le sceptre dans le jeune homme. Parce qu'elle est plus forte, étant faculté spirituelle et libre, les passions contradictoires cèderont, d'abord frémissantes, puis comme tout animal sauvage et fougueux qu'on mate et qu'on assouplit, si on lui fait sentir la main inflexible d'un maître, elles se feront dociles et servantes, suivant et entraînant les autres énergies dans la course à l'action. Et c'est ainsi que l'on a pu dire que la formation de la volonté est une lutte contre la dispersion des énergies de l'âme, uns prise de possession de l'homme par soi-même. C'est, au-dedans de soi, faire succéder l'ordre à l'anarchie; c'est l'exploitation intelligente et complète de toutes ses ressources morales.

Mais remarquez en passant, je vous prie, comme ce travail est tout psychologique, tout personnel, tout intérieur, qu'il nécessite le déploiement de l'activité libre, et que tous les actes imposés de l'extérieur, accomplis avec automatisme, sans ébranler aucunement l'activité intérieure, sont de nul effet pour la création des fortes et bonnes habitudes.

Voulez-vous une image de ces deux états du jeune homme, avant et après la conquête de lui-même? Je l'emprunte à des spectacles qui vous sont familiers. Dans vos sorties bi-hebdomadaires, vous allez quelquefois sur les rivages de la baie dont le miroir refait un peu le paysage par certains côtés si prosaïquement prosaïque de Valleyfield. Après le défilé monotone des maisons et des rues, et la traversée des trottoirs cahoteux, la percée de vue qui, dans la saison du printemps, vous est ouverte soudain sur le lointain profond du Saint-François tout plein des bouffées d'un air libre qui vient dilater vos jeunes poitrines, le calme reposant qu'apporte avec soi le spectacle



d'une nappe d'eau, vous arrachent toujours, inconsciemment si vous voulez, quelques regards d'attention, et peut-être pour les natures plus poétiques, de contemplation idéaliste et rêveuse. Mais, tout-à-l'heure, quand vous déboucherez sur le grand pont de l'usine, vous n'aurez peut-être qu'un regard de rapide indifférence, pour la large et profonde masse d'eau qui s'engage et se presse entre les canaux et les donjons crénélés de la "Montreal Cotton." Et pourtant, messieurs, vous avez là des symboles dont la signification ne devrait pas ainsi vous échapper. La baie de Valleyfield, même baignée par un soleil d'avril, même réflétant dans la nuit les points d'or du ciel ou les illuminations de la ville naissante, c'est l'emblême des énergies humaines encore inexploitées. Ces flots représentent des forces, mais des forces passives, des forces éparpillées, des forces indisciplinées qui sont le jouet des vents et des courants. Si demain le vent souffle du nord, ces flots assailliront avec fureur les môles décrépis du gouvernement de Sa Majesté; si après-demain, ou le même jour, le vent tourne au sud, vous verrez les mêmes vagues faire volte-face, et se ruer aussi docilement vers le rivage opposé. Voilà l'image du jeune homme, et quelquefois, trop souvent, de l'adulte à la dérive, de l'homme et du jeune homme qui ont été trop lâches pour se conquérir, qui n'ayant aucune volonté à eux, aucune conviction parce qu'ils les ont toutes, ou qu'ils ont toujours celles des autres ou celles qu'ils veulent avoir, sont et resteront des machines entre les mains des plus forts, oscillant au gré de tous les courants et de tous les vents.

Pénétrons maintenant, si vous le voulez bien, dans l'intérieur de la filature. En face de ces machines géantes qui mettent en mouvement d'énormes pistons d'acier faisant mouvoir à leur tour des roues de métiers innombrables, vous vous récriez, et vous cherchez d'où peut venir cette puissance motrice formidable. Revenez sur le grand pont de tout-à-l'heure. Voyez-vous ce large et profond courant presque triangulaire qui s'engouffre là-bas, calme, impassible, presque solennel dans sa marche, toujours entraîné vers le même but, acquérant de la force et des énergies nouvelles à mesure que les parois du canal le resserrent et l'endiguent, et enfin, parvenu à terme, se jetant avec

sa lourde masse et toute sa force motrice, sur les aubes tournoyantes des turbines gigantesques? Voilà la clef du mystère, et voilà le symbole des énergies du jeune homme canalisées, endiguées et entraînées toutes dans le même sens et vers le même but. Ne vous étonnez pas si demain ce jeune homme fait déjà des oeuvres viriles, si à l'époque de la virilité, il est devenu une puissance dans son pays, en tout cas, une force avec laquelle il faut compter. Quand la force morale s'accumule et se discipline ainsi dans une volonté, vous avez de ces hommes qui jettent dans l'humanité des principes de vie et des poussées d'énergies que le temps ne peut plus user ni arrêter. Vous avez un Garcia Moreno enchaînant d'une main le dragon révolutionnaire, et de l'autre, façonnant de toutes pièces, à sa guise, la république équatorienne du Sacré-Coeur; vous avez un Ximenès faisant l'Espagne de Charles-Quint, un Richelieu préparant la France de Louis XIV, un Charlemagne pétrissant la jeune Europe dans sa large main impériale.

Il reste à connaître les moyens pratiques qui s'offrent à vous dans la création des fortes habitudes. Ne perdez pas de vue, messieurs, le principe que j'émettais tout-à-l'heure, à savoir qu'il n'y a que les actes accomplis par l'activité libre, décidés dans l'intérieur qui mènent à la création de ces habitudes. Vous êtes des êtres vivants; or, dans toute vie, le développement procède du dedans; la vie ne se développe que de son propre mouvement, et la vie morale plus que toute autre forme de vie.

Si je passe en revue la multiplicité des actes qui sont accomplis par un jeune homme de collège, je crois pouvoir les ramener à deux catégories: il en est qu'appartiennent à la zone du règlement, d'autres qui sont d'une zone que j'appellerai *neutre* ou *libre*. Le bon usage du règlement, l'essai personnel de votre liberté, tels sont les deux moyens de former le jeune homme viril, et partant de faire de lui une véritable unité sociale.

Le règlement! voilà un de ces mots qu'un écolier n'a jamais cherché dans son dictionnaire parce que la signification s'en apprend... ailleurs. Avouez néanmoins qu'il est bien difficile aujourd'hui de faire du neuf dans la critique de la règle. Tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis cinq à six mille ans qu'il y a des écoliers et... qui critiquent. Pourtant, j'ai peur de vous

apprendre, cette fois, une façon nouvelle de dire du mal du règlement. Je vais plus outre, messieurs; savez-vous ce qui, au collège, contribue le plus à faire de vous des êtres sans consistance et sans fermeté, des étudiants à la dérive, des automates sans personnalité? Le règlement. Savez-vous quel est votre irréconciliable ennemi? Encore le règlement!... Mais, rassurez-vous, je ne veux pas l'abolir. Si le règlement est ainsi dangereux, ce n'est pas sa faute à lui, c'est votre faute à vous. S'il est vrai que c'est l'effort, et seulement l'effort libre qui accumule les énergies dans la volonté, qu'il y a préparation et finalement création d'habitudes chaque fois que personnellement vous déployez votre activité personnelle, le règlement ne pourrait être nuisible à cette oeuvre, que s'il supprimait tout effort et toute liberté. En va-t-il ainsi? Nous allons voir.

Deux sortes d'obéissances peuvent être données au règlement collégial: l'obéissance passive et l'obéissance active. La première, l'obéissance passive, c'est l'obéissance de ceux qui obéissent sans savoir à qui et sans savoir pourquoi, de ceux qui ne comprennent ni la noblesse du règlement, ni la loi supérieure qu'il représente, ni le profit qu'il peut y avoir pour l'éducation dans une soumission libre et active; l'obéissance de ceux qui ne désobéissent jamais, non par respect du devoir, mais par indolence, préférant acheter la paix et la tranquilité par le laisser-aller, l'abdication d'eux-mêmes devant la contrainte extérieure; l'obéissance de ceux qui accomplissent les moindres actes de leur journée, avec la plus rigoureuse ponctualité peut-être, non pas, par exemple, par esprit d'ordre et de régularité, mais qui trop heureux de n'avoir pas à organiser eux-mêmes le détail de leur vie, préfèrent s'en remettre passivement à la règle et s'énerver dans un automatisme perpétuel. Ah! ne me parlez pas de ces prétendus dociles, de ces êtres amorphes, de ces modèles dangereux que j'appelle le fléau d'une communauté, et dont la société ne saura que faire tout-à-l'heure, eussent-ils, pendant huit ans, vécu leur monotone vie de sage impeccable, et fussent-ils sortis de collège, la poitrine toute scintillante de médailles comme un maréchal de France. Croyez-moi, il peut y avoir dans ce frais émoulu de nos bancs, un produit de fabrication facile et peu rare qu'on appelle *un bon garçon;*

il n'y a pas ce qu'il devrait y être, ce dont notre pays, notre temps et l'Eglise ont besoin : *de la substance d'homme.* Et je vois bien qu'une éducation ainsi comprise et ainsi conduite puisse faire des abouliques, des caractères veules mûrs pour tous les "honorables compromis," des lazzaroni de l'effort qui auront toujours besoin d'une férule, qui mettront leur mérite à abdiquer entre les mains d'un chef ou d'un politicien quelconque, le pesant souci de vouloir et de se mouvoir par eux-mêmes, des tremples souples qui auront du caoutchouc au lieu d'acier à l'endroit de l'épine dorsale et qui pourraient laisser décrire à l'avance l'arc de leurs courbettes devant les magnats de la finance ou du pouvoir ; mais des hommes vraiment affranchis et vraiment libres, mais des êtres robustement organisés, capables de décision et d'action, mais des virils vivant d'une vie indépendante, ne se mettant à genoux devant aucune idole, ne se courbant que devant les lois légitimes, sentant dans leurs os de la moëlle de lion, ayant de l'acier dans le dos et dans la poitrine, mais des caractères indomptables, des âmes granitiques, incapables de jamais souffrir un parlementaire entre l'intérêt et le devoir, non, je ne le vois pas.

Heureusement, à côté de cette obéissance passive, si désastreuse, qui n'est pas celle que l'on exige de vous, qui est même celle que l'on vous défend, il y a l'obéissance active, l'obéissance des natures intelligentes, libres et nobles. L'obéissance active n'est pas l'indépendance extravagante des jeunes présomptueux ou des jeunes fats qui prétendent ne relever que d'eux-mêmes, n'obéir qu'aux lois forgées par eux dans le parlement d'une conscience où siège comme premier-ministre, l'orgueil, entouré, comme collègues, des passions que vous savez. Elle n'est pas non plus l'obéissance irrégulière, anarchique, des impulsifs, des "*incontrôlables et des incontrôlés*" qui sont mus par l'instinct. Elle n'exclut pas davantage la régularité impeccable, pas plus qu'elle ne l'exige du reste, du moins dans les débuts. L'obéissance active, c'est celle du jeune homme qui se sert de sa raison et de sa foi pour obéir, celle du jeune homme qui sait à qui et pourquoi il obéit. Quand le règlement ne lui apparaîtrait pas comme l'expression détaillée des volontés actuelles de Dieu sur lui, il lui suffirait d'y découvrir une raison sage, une volonté

supérieure à la sienne, pour y conformer librement, sans crainte de déchéance, sa raison et sa volonté personnelles. Il sent lui aussi, l'aiguillon des passions frémissantes qui le pousseraient volontiers à la révolte; il éprouve, pour en avoir souffert, les saillies désordonnées d'une liberté encore aventureuse; mais il sait aussi que tout mouvement ordonné dans sa vie morale, développe, accroit cette vie morale; il sait qu'à poser chaque jour des actes d'obéissance qui ne lui sont pas imposés de l'extérieur, mais qui ont été décidés et voulus dans le sanctuaire de sa raison et de sa liberté, il dépose dans son âme, à l'état de systèmes liés ou d'infrangibles habitudes, tous les actes de sa vie presque indissolublement unis à des mobiles supérieurs, aux lois éternelles de la conscience et de la vertu... Et c'est tout le résultat possible d'une éducation bien faite. Ce jeune homme peut désormais commencer sa vie: il a ce qu'il faut pour faire une noble et grande vie. Il a affranchi sa liberté de la vassalité de l'instinct. Toujours avant d'agir et en agissant, il se servira de sa conscience et de sa raison; tous ses actes auront une tendance quasi-irrésistible à se rattacher aux mobiles d'une morale élevée. Et donc, ce jeune homme que je salue, est devenu apte à la vie sociale et au devoir social. Pour tout dire, ce jeune homme est un homme, et s'il manquait de devise, je voudrais qu'il eût celle du héros cornélien: "je suis maître de moi, je le suis, je veux l'être!"

Voilà, messieurs, ce que peut faire le règlement quand il est observé par un jeune homme intelligent. Mais est-ce bien là la seule ressource pour faire l'éducation de sa volonté? J'ai partagé, tout-à-l'heure, les actes de votre vie de collégiens en deux catégories bien tranchées: ceux qui appartiennent à la zône du règlement, ceux qui appartiennent à la zône libre. Quelle est-elle bien cette zône libre? Vous savez, messieurs, par une expérience qui ne saurait vous être plus personnelle, combien la règle est impuissante à commander toutes les actions de votre vie, combien en fait beaucoup lui échappent, et combien alors ils parlent d'une chose qu'ils ne savent pas, ceux qui, pour critiquer le régime de l'internat, prétendent que pendant tout un cours d'étude, depuis le premier jour jusqu'au dernier, l'adoles-

cent n'a pas à faire usage de sa volonté, n'a pas à délibérer, à choisir, à décider l'emploi d'aucune heure de ses journées scolaires, sauf pour flâner à l'étude et ne pas écouter en classe. Et quoi donc? L'essai de votre liberté, y a-t-il une heure de votre vie collégiale où vous n'avez occasion de le faire? La règle vous impose des devoirs d'étude, mais peut-elle et veut-elle réglementer la partie libre de votre temps? La règle guide l'ensemble de vos lectures; mais dirige-t-elle toutes vos lectures? La disposition d'une seule heure d'étude, même avec un travail imposé, n'est-elle pas laissée pour beaucoup entre les mains de votre seul conseil? Que de circonstances enfin où vous agissez en dehors des mailles du règlement! Et n'est-il pas vrai que ce même règlement ne peut rien sur les actes de votre vie intime, sur la grande partie des actions de votre vie religieuse, sur toutes celles de votre initiative personnelle? Donc, l'internat peut avoir des inconvénients que nul ne conteste, mais lui faire porter la faute de l'engourdissement et de la paralysie des volontés, sous prétexte qu'il accapare tout le déploiement de votre activité, c'est être de mauvaise foi, ou parler en irréfléchi d'une chose que l'on ne sait pas.

Et maintenant, dans cette carrière ouverte à votre liberté, à côté du règlement, voyez-vous les précieuses ressources qui s'offrent à vous pour hâter l'avènement de votre virilité? Si la vie ne se développe que de son propre mouvement intérieur — pour rappeler un principe qu'il ne faudrait pas prendre pour un refrain — ne faut-il admettre que là où la vie, l'activité personnelle se déploiera plus librement, en dehors de toute impulsion étrangère, ne relevant que de sa propre autonomie, n'empruntant qu'à elle-même, ne faut-il admettre, dis-je, que là le développement sera plus large, plus rapide, et plus volumineuses les poussées d'énergies nouvelles que vous sentirez refluer au dedans de vous? Et alors?... alors, messieurs, vous qui avez tous reçu la vocation à la vie d'homme, exercez-vous à vivre comme des hommes. Au lieu de vous réfugier dans la zône de vos actes libres pour pouvoir ne plus vous souvenir que vous avez une conscience et une dignité à sauvegarder, pour mésuser follement de votre liberté, faites plutôt l'essai loyal et généreux de cette liberté. Vous vous plaignez si souvent qu'on ne vous traite

pas comme des hommes; faites la preuve d'abord, quand on vous en laisse la faculté, que vous n'êtes pas que des enfants, que des *singeries d'hommes*.

III

Avant de conclure, si je devais vous laisser un mot d'ordre, je vous dirais: *Emparez-vous de vous-mêmes!* Substituez partout dans votre vie, l'acte volontaire à l'acte spontané, la liberté à l'instinct. Tâchez de vous souvenir que sur la voie ferrée du règlement, vous n'êtes pas un train de wagons tiré par une locomotive, mais des passagers de première classe en route pour le pays de la virilité et de la liberté. Dans votre éducation — c'est bien grave ce que je m'en vais vous dire — ne perdez pas de vue que le premier rôle vous appartient. "L'art de l'éducateur, dit saint Thomas, n'agit pas comme l'agent principal, mais il aide cet agent qui est le principe interne, en le fortifiant et en lui fournissant du secours." — "Dans l'éducation, ainsi parle Mgr Dupanloup, ce que le maître fait est peu de chose; ce qu'il fait faire est tout." — Toute la conférence a dû vous le prouver; du reste, la direction du meilleur des maîtres est fatalement vouée à l'échec, si elle est en face d'une volonté obstinément mauvaise ou indocile. On ne fait pas de tous les dauphins ou de tous les fils de dauphin des duc de Bourgogne, fût-on le maître incomparable qu'était Bossuet.

Et parce que vous êtes les futurs hommes de la classe dirigeante, faites l'éducation de votre volonté en vue de votre devoir social. Avant dix ans, vous ferez et vous représenterez, pour la plus large part, l'énergie nationale. Un double devoir vous incombe à l'égard de cette énergie; vous devrez la défendre et vous devrez l'accroître.

Vous devrez la défendre. Elle est en butte actuellement aux attaques les plus dangereuses parce que les plus subtiles. Tout en l'exaltant outre mesure, on la mine sourdement par le sans-gêne inouï avec lequel les condottieri de la politique ou du journalisme prodiguent, à droite et à gauche, le nom d'*homme*, titre après celui de chrétien, qui devrait être celui de la noblesse la plus haute. Que de tendances dans notre pays à

faire à l'homme une taille de Lilliputien! On charge du fardeau de ce grand nom des épaules qui en sont écrasées, et jamais peut-être, l'on n'avait vu tant de nains affublés du manteau de nos grands morts. Nous autres, catholiques, nous devrions être les derniers à laisser se perdre la notion juste, intégrale et parfaite, de l'idée de l'homme. Nous devrions nous souvenir toujours que le mot *homme* est un vocable divin sorti de la bouche du Créateur, au sixième jour de la création, et qu'Il le destina à l'homme parfait, à la créature dont il fut dit "*quod esset valde bonum.*" Disciples de Jésus-Christ, ce mot devrait constamment évoquer sous nos yeux l'humanité idéale du Fils de l'Homme qui assigna sa perfection comme terme de notre perfectionnement moral. Ne soyez donc pas trop avares, messieurs, de vos admirations — l'impuissance à admirer est la marque d'un coeur et d'un esprit médiocres — mais n'en soyez pas trop prodigues non plus. Appelez de ce beau, grand et robuste nom d'homme, car nous en avons encore, ceux qui selon Ollé-Laprune, incarnent ici-bas, au plus haut degré, l'idée de la nature humaine, et qu'on reconnait à travers toutes les races et toutes les époques, par les deux caractéristiques de force et de générosité. Mais refusez-le impitoyablement, avec une sainte intransigeance — car l'énergie nationale y est intéressée — à tous ceux qui ne représentent ici-bas que le succès malhonnête, la richesse scandaleuse, la lâcheté résignée, l'abus de l'intelligence, le génie dévoyé, la force brutale; en un mot, à tous les exploiteurs de toutes les faiblesses, à tous les faibles assez pleutres pour être victimes des exploiteurs.

Cette mégalomanie qui fait conduire tant de pygmées au Panthéon canadien, n'est pourtant pas le seul danger, ni peut-être le plus grand. Elle est accompagnée d'une doctrine toute récente que de nouveaux prophètes répandent d'un bout à l'autre de la province, doctrine déprimante, inventée pour réhabiliter toutes les faiblesses sous le masque d'une prétendue habileté. Ne va-t-on pas répétant que les minorités ne doivent plus prétendre au droit commun, et qu'elles ne sauraient se maintenir dans l'intégrité de leurs droits politiques, en dehors de la concession perpétuelle érigée en système? Vous irez répondre, messieurs, à l'évangile du *conciliatorisme* qu'il fait mentir la

science sociale, l'histoire générale et l'histoire canadienne. La justice, ce fondement de la vie sociale et politique des nations, ne sort pas du sacrifice, mais du respect des droits des faibles et des minorités. Je cherche en vain dans l'histoire du monde, une liberté qui ait été conquise par autre chose que la lutte à outrance. Le mot de Montalembert reste éternellement vrai: "La liberté ne se donne pas, elle se conquiert." Qu'on étudie maintenant l'histoire nationale, puisqu'on prétend y trouver la confirmation de ce "système du moins possible;" qu'on retourne une à une les pages de cette épopée de la valeur indomptée et des chevaleresques énergies; qu'on la feuillette à partir de la fière riposte de Champlain à la sommation des frères Kerth, en passant par l'immortel Dollard jurant de ne jamais demander quartier, par Frontenac et son sublime défi à l'envahisseur, par 1760 et sa suprême revanche, pour arriver aux luttes géantes de l'évêque Plessis, de Papineau, de Lafontaine et de Cartier, et l'on verra que de 1629 à 1842 et de 1842 à 1867, chaque fois que de graves périls ont provoqué la manifestation du caractère national, ni la concession ni la reculade n'ont été dans les traditions de la race.

L'énergie nationale, messieurs, vous ne travaillerez pas seulement à la défendre, mais vous travaillerez aussi à l'accroître. Il faut l'accroître si l'on veut que la race ne forligne pas à sa mission. Nous n'avons pas du tout réglé cette question de la force morale de notre peuple — et il faut qu'on le sache — quand nous avons protesté que nos hommes valent bien ceux des autres races au Canada. Etant la minorité, il ne nous suffira pas de valoir les autres, il faut valoir mieux que les autres, sous peine de subir la tyrannie ou l'absorption. J'en profite pour dire qu'un jeune Canadien-français qui prétendrait être le vrai fils de sa race, devrait se distinguer surtout par l'énergie morale. Notre rude climat, l'air vaste et libre que nous respirons, le sévère horizon de notre pays assis sur un immense banc de granit qui est l'ossature de notre continent comme celle de nos montagnes, la robuste origine des aïeux, l'héroïsme incroyable de leur vie, nos luttes politiques, notre caractéristique presque générale de peuple travailleur du sol, enfin les particularités de vie d'une race grandie, comme l'érable qui en est

le symbole, sur les pentes des côteaux rocheux, ou au flanc des montagnes abruptes, tout, selon la nature, l'atavisme et les moeurs, nous prédestine à la qualité da race granitique.

Devenons donc des caractères granitiques. La grandeur de notre mission n'aura plus alors de quoi tant nous effrayer. "Car ne l'oublions pas, le vrai criterium de l'excellence d'une nation" — autant vaut dire de sa puissance d'action — dit Emerson, "ce n'est ni le chiffre de la population, ni la grandeur des villes, ni l'abondance des récoltes, mais l'espèce d'hommes que le pays produit." — Sans doute c'est un rêve d'enthousiaste fou que d'ambitionner une sorte de suprématie intellectuelle en Amérique. Et l'on ne se gêne pas de nous le dire. Mais c'était aussi un rêve de fou pour nos pères, il y a trois cents ans, de vouloir jeter ici, au sein des forêts de la barbarie, les assises d'un royaume catholique et français. Ce fut un rêve de fou, après 1760, pour la poignée d'hommes qu'étaient nos ancêtres, de prétendre à la survivance de leur race et à l'autonomie nationale. Et pourtant ce royaume catholique et français a été fondé; et pourtant cette race a survécu; notre autonomie, nous l'avons conquise; nous avons prouvé qu'en restant nous-mêmes, qu'en restant fidèles à nos traditions, qu'avec de l'endurance, de la lutte et de la foi, nous nous faisions fort de réaliser, même en Amérique, les rêves insensés.

Aujourd'hui, pas plus qu'hier, ne redoutons les obstacles. Messieurs, vous connaissez une des hypothèses scientifiques qui prétendent expliquer la formation des bancs de Terreneuve. Quand les banquises qui descendent de la mer polaire, arrivent à la latitude des côtes du Labrador, elles rencontrent dans leur route, les souffles brûlants du Gulf-Stream. Les chaudes haleines du courant mexicain ont vite raison des colosses de glace qui s'effritent rapidement, laissant tomber au fond de la mer, tous les débris qu'ils ont arrachés au flancs des terres arctiques. Et les bancs de Terreneuve se seraient ainsi formés de ces débris amoncelés par les siècles.

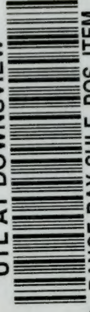
Jeunes gens, vous aurez dans votre vie à faire face contre bien des obstacles. Vous serez traversés dans votre route et dans votre mission, par les *ice-bergs* du scepticisme, du fanatisme, de la séduction, du blasement. Laissez souffler là-dessus le vent chaud de vos enthousiasmes juvéniles. Soufflez opiniâ-

trement, et sans jamais vous lasser, avec toute la chaleur brûlante de vos âmes. Gardez toutes vos forces, toute votre énergie persévérante, multipliez-les, accumulez-les chaque jour, pour souffler longtemps, pour souffler toujours avec la même ardeur intense. Les colosses s'effriteront ; et de leurs débris, vous aurez formé mieux qu'un banc de Terreneuve au fond de l'Océan ; vous aurez mis sous nos pieds un sol ferme et libre, une terre pétrie, comme celle des aïeux, de l'héroïsme chevaleresque, où viendra retentir, fier et alerte, le pas des grandes générations de l'avenir.

L.-A. Groulx.

Professeur au Collège de Valleyfield, Qué.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 14 19 06 002 5